

aussi lui lancent l'anathème, rien ne creusant aussi sûrement un tombeau à la civilisation que le vice et la débauche.

La raison chrétienne et catholique encourage l'homme à compter de plus en plus les forces de la nature, à les réduire à son service, à voir dans ces conquêtes sur la matière autant d'échelons par lesquels l'humanité doit s'élever vers une civilisation plus haute. Cette marche ascendante de l'humanité est voulue par la *loi du progrès*, loi providentielle et constante, que les passions n'ont que trop souvent contrariée dans le cours des siècles. En développant et en étendant sa puissance créatrice et sa prévoyante activité, l'industrie ne fait donc que se conformer au plan divin. Ainsi voit-on la religion et l'industrie s'harmoniser parfaitement ; elles ne se combattent pas, un conflit ne pouvant exister entre deux choses voulues par Dieu.

Entendues de la sorte, la variété des besoins et la multiplicité des moyens de les satisfaire n'ont donc rien de contraire à la religion catholique. L'Eglise approuve plutôt, chez l'homme, le désir d'améliorer sa condition matérielle, elle se réjouit de chaque invention nouvelle, elle bénit tout véritable progrès, tout ce qui est de nature à relever la dignité du roi de la création et à donner plus de relief à sa ressemblance avec Dieu. Car, arracher leurs secrets à la terre, à la mer et aux cieux, n'est-ce pas se rapprocher de Dieu par une meilleure compréhension du plan de l'univers et repenser, comme on l'a dit, les pensées du Créateur ?

Que, pour la généralité des hommes, la nourriture devienne plus saine, plus abondante et plus variée ; que les logements deviennent à la fois plus confortables, plus salubres et plus agréables ; que mille autres besoins soient alimentés et mille autres aspirations assouvies, la religion ne s'y oppose pas, elle qui compatit à toutes les misères, elle qui, de nos jours, comme autrefois, voit avec tendresse ses meilleurs serviteurs travailler au relèvement des humbles. On peut même croire à "la loi de la multiplication indéfinie des besoins", sans encourir les anathèmes de l'Eglise, pourvu seulement qu'on s'abstienne de comprendre dans cette formule un sensualisme immoral ; car alors l'Eglise devrait protester contre pareil abus des richesses, tandis qu'elle ne en condamnera jamais l'usage honnête et raisonnable.

Bref : l'Eglise ne commande ni ne cause un arrêt dans le développement de la production et du bien-être. Elle ne réprime ni ne déprime les énergies, mais elle les suscite et les dirige.

J. WEYRICH.

(A suivre.)



son
naï
sup
plu
rien
bles
que

si é
qua

C'es
mét

espa
de s
vous
de l
les c
leurs
cher
été i
de p
et...
une
à la
rend
mém
peine
supp

I
s'en c
son h
ment
qui es
I
puisq